

Le féminisme a-t-il tiré sur nos histoires d'amour ?

Une amoureuse pratiquante, obsédée par les relations hommes-femmes, fait les comptes. Oui, il y a un prix à payer en amour quand on est féministe. Mais ça vaut le coup.

par Ariane Émond

Pendant quelques années, devenue une sorte de Docteur Love féministe, j'ai beaucoup combattu l'idée selon laquelle le féminisme avait tout foutu en l'air : l'amour, la sexualité, la famille. Les choses sont beaucoup plus complexes, ai-je écrit dans mes chroniques au *Devoir* et expliqué maintes fois à la radio. J'ai même accepté de laisser filmer pour un documentaire¹ une relation amoureuse naissante... qui s'est fracassé la gueule en plein tournage!

¹ *Nos amours*, réalisation de Diane Beaudry, Office national du film.

Tout cela s'est passé après 1987, une fois terminée l'aventure de *La Vie en rose*. Car, étonnamment, j'ai peu écrit sur l'amour dans notre magazine. Moi, une amoureuse très pratiquante pendant ces années de braise, j'avoue avoir manqué de courage. Il faut dire que pendant les années 1980, alors que nous multiplions nos histoires d'amour et nos peines de cœur, l'amour des hommes n'avait pas la cote dans nos délibérations. L'écrivaine féministe américaine Kate Millett l'avait affirmé dans nos pages : « L'époque se porte mal à aimer les hommes » (n° 20, octobre 1984). À *La Vie en rose* comme dans d'autres groupes militants, le slogan « hétéro = collabo » des féministes lesbiennes françaises trouvait son écho. J'aimais bien évoquer à l'époque mon plaisir de fréquenter « l'ennemi »!

Écrire sur notre attirance pour le sexe d'en face n'est jamais évident quand on est féministe. Ne sommes-nous pas réputées « haïr les hommes »? Contre vents et marées, la majorité d'entre nous n'avons pourtant jamais cessé de croire en un grand amour partagé.

Nous n'avons traité de l'amour que deux fois en 50 numéros, dans *La Vie en rose*. C'est bien peu en sept ans pour des filles qui en avaient trente et qui embaumaient la fleur de l'âge! Notre dossier *L'Amour toujours l'amour* (n° 6, juin 1982) fut pénible à mettre au monde – et il a mal vieilli – à cause des tensions entre nous et des âpres discussions pour qu'on accorde une place substantielle à l'amour lesbien. Ce qui fut fait. Comme d'autres, je suis restée sur ma faim, une faim qu'un second numéro peu substantiel, *Parlez-nous d'amour* (n° 33, février 1986), n'a pas vraiment rassasiée.

Pour parler du grand dérangement au cœur des relations hommes-femmes, *La Vie en rose* a aussi ouvert ses

pages à une quinzaine de gars pour un *Spécial Hommes* (n° 31, novembre 1985) qui suscita de vives critiques chez nos lectrices. Invités à exprimer leur peur, leur rancœur, leur confusion devant la déferlante féministe, les collaborateurs ont dit ce qu'ils pensaient des féministes qui étaient, parfois, des femmes qu'ils aimaient. Les Pierre Foglia, Bruno Boutot, Jean-Claude Leclerc n'y sont pas allés avec le dos de la cuiller. Des connes, des folles, des grandes gueules qui risquaient de leurrer les femmes... On voulait savoir, on l'a su! D'autres collaborateurs moins hérissés ont risqué des propos plus intimistes – ce qui était nouveau à l'époque – mais où pointait la panique. Plaire aux nouvelles femmes leur paraissait bien compliqué. Les hommes avaient beaucoup à perdre, en apparence, les femmes beaucoup à gagner. Normal qu'ils n'aient pas spontanément applaudi cette révolution.

À la relecture du *Spécial Hommes* j'ai constaté que la plupart des textes laissent filtrer l'énerverment, l'agacement, la fatigue des hommes face aux féministes. Leur ras-le-bol, à se sentir tenus personnellement responsables de millénaires de misogynie, est palpable. Les jeunes féministes que nous étions n'y ont pas accordé beaucoup d'importance. Nous étions sur notre lancée et les retombées potentielles de ces chambardements sur nos vies intimes nous effleuraient à peine l'esprit.

Convaincue – je le suis encore – que nos revendications étaient légitimes, j'ai longtemps cru que nos amoureux allaient s'adapter au partage des tâches, à notre autonomie financière, aux enfants qu'on ferait vraiment à deux, bref, qu'ils apprécieraient les avantages de vivre avec des égales. J'ai même cru à une époque que cette manière plus égalitaire de repenser l'amour allait finir par nous rapporter un supplément d'admiration, de fierté, d'amour quoi! Que l'engagement féministe deviendrait une sorte d'aphrodisiaque pour les hommes comme le pouvoir, l'argent et la sensibilité le sont pour bien des femmes et des féministes. Plus candide que ça, tu meurs... Bien sûr, il y a eu adaptation et évolution, mais cela ne s'est pas passé comme je l'avais imaginé.

Risquer en 2005 un regard sur nos rapports intimes avec les hommes n'est pas plus facile qu'hier. Mais il

est essentiel de regarder en face ce que le féminisme a fait à nos histoires d'amour. Et de voir qu'il y a un prix amoureux à être féministe.

Je crois par exemple que le féminisme a malheureusement précipité le désengagement des hommes, plus ou moins « civilisés », si j'ose dire, depuis des siècles par l'institution du mariage. En cherchant à conquérir notre liberté économique et sexuelle, nous avons fourni à plusieurs l'argument qu'ils attendaient pour revendiquer une vie sans contraintes. Tout en libérant du rôle d'unique pourvoyeur, nous avons cherché à attacher nos chéris autrement, par exemple en valorisant le rôle (selon nous plus gratifiant) de père paternant.

Trente ans plus tard, c'est moitié réussi, moitié raté. Pour sentir les progrès, il faut fréquenter les parcs et les garderies où l'on croise des pères – ou des grands-pères – attentifs aux besoins de leurs petits. Il faut écouter les jeunes hommes, de plus en plus nombreux à vouloir se battre avec leurs blondes pour une meilleure conciliation famille-travail. C'est là une réelle et durable contribution du féminisme et il faut l'applaudir. En 1975, c'était loin d'être *cool* pour un chef de famille de s'occuper de sa progéniture! *We have come a long way baby!*

Par contre, la télé et le cinéma reflètent depuis quelque temps déjà le retour en force du *lonesome cowboy*. Ce mâle au discours cynique se plaît à mépriser les liens affectifs qui étranglent, c'est vrai, la liberté en cavale. Il est obsédé par l'idée de vivre sans couvre-feu, idéalement sans capote, de « fourrer à sa guise », comme le répètent les adolescents attardés du film *Horloge biologique*. Il claironne l'ouverture permanente de la chasse à la chair fraîche et fuit le désir d'enfants des femmes, la pire des prisons.

Cela dit, le refus d'engagement n'est pas le monopole des gars de 30 ans. Une nouvelle catégorie de jeunes femmes ne



rechignent pas à jeter les gars après usage, mues elles aussi par la culture de la mobilité absolue. J'avance sans attaches, donc je suis! Emblèmes du *girl power*, souvent féministes à leur manière, elles font de la séduction leur arme de destruction légère. Et elles ont pour s'inspirer tout le bataillon des héroïnes célibataires de *Sexe à New York*, *Catherine* ou *Rumeurs*. La vie en solo est devenue une grande aventure pleine d'exubérance!

Dans le paysage, il y a aussi la masse des éclopées de l'amour de 40-50 ans, féministes ou pas, qui ont accumulé quelques histoires éprouvantes et dont la prudence à l'égard des amoureux potentiels s'est exacerbée. Craignant d'être à nouveau échaudées, elles se mettent en mode repli, tout en déplorant leur solitude affective. Pour elles, le risque est trop grand. D'autant plus qu'elles aiment avoir le contrôle de leur vie et que leur quotidien, peuplé d'amies et d'enfants, n'est pas nécessairement un boulet. Pendant cinq ou dix ans parfois, occupées à élever leurs enfants ou à mener une carrière exigeante, plusieurs n'ont plus la disponibilité mentale et physique nécessaire pour s'ouvrir à une histoire de cœur.

Ce désengagement amoureux s'explique aussi, je crois, par une méfiance accrue entre hommes et femmes. De nouvelles barricades se sont érigées entre nous. Par peur de souffrir, d'être rejetée, de ne plus être



parfaitement maîtresse de sa vie, on se méfie, on se défile. Et les jeux de l'amour paraissent bien souffrants.

Plus profondément encore, aux femmes féministes, l'amour fait vivre un vrai choc de valeurs. Depuis plus de 30 ans – merci, Simone de Beauvoir! – nous avons fait de l'autonomie notre credo, presque notre assurance-bonheur. Nous avons voulu gagner le contrôle de nos portefeuilles, de nos maternités, de notre sexualité. Mais avec l'amour, ça ne va plus. L'amour exige une perte de contrôle, une perte consentie. Il n'y a pas d'amour sans abandon, comme il n'y a pas d'orgasme sans abandon. L'amour exige de baisser la garde, de se montrer vulnérable, de s'enchaîner en quelque sorte à un autre idéal.

Et peut-il y avoir de l'amour sans l'acceptation d'une certaine dépendance – un mot qui fait horreur à toute femme autonome? Pourtant, des moments phares de nos vies nous obligent à de telles capitulations. Une nouvelle mère doit accepter que son petit dépende d'elle, tout comme elle doit souvent accepter d'être un temps dépendante financièrement et émotivement de son conjoint. Une femme frappée d'un cancer doit, oubliant son orgueil, demander de l'aide et se livrer à des mains bienveillantes. Une femme qui meurt doit, toute lutte épuisée, lâcher prise...

Je crois que l'amour procède de cette même dynamique : faire confiance, lâcher prise. *Let it be*, chantait John Lennon. Même si les valeurs qui nous ont portées (la lucidité, la vigilance, le respect de soi-même) semblent entrer en collision avec celles qu'il faut activer pour s'ouvrir à un autre (la confiance, la tolérance, l'interdépendance).

Le féminisme est peut-être coupable d'avoir facilité le désengagement de plusieurs et d'avoir nourri la méfiance entre les sexes, mais nous lui devons en revanche un dialogue amoureux plus franc. Les femmes ont commencé à nommer les changements qu'elles voulaient voir de leur vivant et elles ont au passage incité les hommes à mieux définir leurs besoins et leurs limites. Enfin, on parle d'amour à deux! Trente ans de féminisme plus tard, il y a, me semble-t-il, davantage de connivence intellectuelle dans les couples, moins de ségrégation de tâches, plus de pères vraiment présents, plus de liberté, plus de plaisir au lit et parfois, ce qui est à mes yeux le clou de toute histoire au long cours, plus d'amitié.

Nous comprenons-nous mieux? Je le pense. Réussissons-nous mieux à trouver ensemble, hommes et femmes, les solutions pour nous épanouir dans nos histoires d'amour? Pas sûr. Nous avons du mal à passer de la parole aux actes. Je crois encore que le vieux Cocteau avait raison : il n'y a pas d'amour, il n'y a que des preuves d'amour... J'ai mis du temps à comprendre qu'il fallait pour vivre à deux une multitude de petits compromis et des renoncements parfois coûteux. Sur l'éducation des

enfants, la décoration intérieure, la bouffe, les vacances, la parenté, les préliminaires sexuels... Autrement, on finit par sortir l'artillerie du «terrorisme romantique», selon l'expression de l'écrivain Alain Button : l'intransigeance, la bouderie, les mesquineries et autres petites cruautés inutiles.

Les unions ne durent plus? Nous le savons toutes et tous, jeunes et moins jeunes, avant même de murmurer notre premier «Je t'aime». C'est la nouvelle épée de Damoclès. Mais je ne crois pas que toutes les ruptures soient autant d'échecs amoureux. Ma vie personnelle serait une hécatombe! Quand nous nous sommes aimés, quand nous nous quittons intelligemment, quand le respect perdure et que parfois nous nous aimons autrement, je crois que notre patrimoine amoureux et celui de notre époque se sont bien enrichis!

De nouvelles barricades se sont érigées entre nous. Par peur de souffrir, d'être rejetée, de ne plus être parfaitement maîtresse de sa vie, on se méfie, on se défile.

Je sais aussi que beaucoup d'enfants sont pris en otage au moment de la séparation... C'est vrai, mais la très grande majorité des parents restent parents, même quand ils ont cessé d'être amoureux. Les enfants d'hier étaient aussi les otages de relations empoisonnées qui ne pouvaient s'éteindre. La solitude des enfants n'est pas nécessairement plus grande aujourd'hui. Ce qui n'est pas une raison de ne pas la prendre au sérieux.

Nous sommes de maladroits mutants de l'amour, plus curieux qu'efficaces. Nous fonctionnons par essais et erreurs. Malgré nos dérapages, hommes et femmes, nous misons encore sur l'amour, certainement parce qu'on n'a rien trouvé de mieux pour donner un sens à sa vie. C'est si bon d'être aimée et si bon d'aimer.

Oui, il y a un prix à payer pour aimer quand on est féministe, mais il en vaut la peine. Une fois émoussé le miracle de la rencontre amoureuse, une fois qu'on a la certitude que le projet amoureux est vraiment partagé par l'autre, la persévérance et la foi (deux vertus théologiques du féminisme!) offrent les clefs de la duré! La plus jolie définition de l'amour, je l'ai entendue d'un octogénaire épris de sa douce depuis 55 ans. «C'est, m'a-t-il dit, une solidarité des profondeurs.»

ARIANE ÉMOND a été membre de l'équipe de direction de *La Vie en rose* de 1980 à 1986. Ex-directrice générale de Culture Montréal, elle est scénariste et consultante pour le cinéma documentaire ainsi qu'animatrice de débats publics.